

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,
JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.
 BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
 Six mois, — . . . 10 » — 13 »
 Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 9 novembre).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 18 minutes du matin, Poste.
 9 — 04 — — Omnibus.
 4 — 35 — — soir, Express.
 6 — 56 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 21 m.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 07 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
 7 — 52 — — Omnibus-Mixte.
 9 — 50 — — Express.
 5 — 47 — — soir, Omnibus.
 9 — 57 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
 Dans les réclames 30 »
 Dans les faits divers 50 »
 Dans toute autre partie du journal, 75 »

ON S'ABONNE A SAUMUR,

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires.
 Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité, Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

Voici le texte de la circulaire adressée par M. Drouyn de Lhuys aux agents diplomatiques de la France :

« Paris, le 27 février 1864.

• Monsieur,

Vous avez certainement appris que le gouvernement anglais vient de faire, à Vienne et à Berlin, la proposition d'une conférence qui se réunirait immédiatement pour délibérer sur les arrangements propres à ramener la paix entre les deux grandes puissances allemandes et le Danemark. Des ouvertures semblables ont été portées à Copenhague. Dans l'opinion du cabinet britannique, la conférence pourrait siéger sans que les hostilités fussent suspendues. Si les belligérants adhéraient à cette proposition, le gouvernement de la reine inviterait la France, la Russie, la Suède ainsi que la Confédération germanique à nommer immédiatement des plénipotentiaires.

Nous avons des raisons de penser que les cabinets de Vienne et de Berlin sont disposés à donner leur assentiment à l'idée de cette délibération. Nous croyons savoir, en outre, que la cour d'Autriche continue à considérer le traité de 1852 comme devant servir de base aux arrangements. Le principe de l'intégrité de la monarchie danoise a été affirmé dans les déclarations identiques des deux cours allemandes, en date du 31 janvier, et, d'après les assurances formelles du cabinet autrichien, ce principe demeure placé sous la sauvegarde de l'Europe. Les hostilités n'ont point invalidé

des stipulations qui lient l'Autriche et la Prusse, non-seulement avec le Danemark, mais avec plusieurs autres puissances.

L'Autriche ne revendique sa liberté d'action qu'en ce qui regarde la transaction intervenue en 1851-52 entre l'Allemagne et le Danemark, relativement à la position des duchés dans la monarchie et aux rapports qui existaient jadis entre le Holstein et le Schleswig. Nous n'avons pas sujet de supposer que la manière de voir du cabinet prussien soit différente, mais il reste à connaître l'accueil que le gouvernement danois et la Confédération germanique feront à la proposition de l'Angleterre.

Le Danemark semblerait, selon ce que l'on peut préjuger de ses dispositions, vouloir réclamer préalablement à toute négociation, l'établissement d'une trêve, et il est à craindre que ce pays ne voie, dans le refus d'un armistice, l'intention, de la part des puissances allemandes, de poursuivre la destruction de son armée pour aggraver les conditions de la paix. D'un autre côté, la Confédération germanique s'est placée à un point de vue qui diffère de celui de l'Autriche et de la Prusse. La Diète n'a pas concouru au traité de Londres et n'en reconnaît pas la validité. Elle est, en ce moment même, saisie d'un rapport de ses comités qui formule des conclusions contraires à l'intégrité de la monarchie danoise. Il est donc difficile, aujourd'hui, de prévoir si la proposition du gouvernement anglais sera agréée à Copenhague et à Francfort.

Quant à nous, monsieur, nous n'avons pas été jusqu'ici dans le cas de nous prononcer. Le cabinet anglais ne s'adressera aux puis-

sances neutres qu'après avoir obtenu l'acquiescement des belligérants. Nous n'avons donc pas eu à nous associer à ses démarches, comme le bruit en a couru, mais nous avons vu avec regret éclater cette guerre, et, fidèles aux principes qui nous dirigent, nous serons heureux de seconder tous les efforts qui pourront être faits pour en hâter le terme. Si les adhésions que recherche le gouvernement de Sa Majesté britannique lui permettent de nous saisir de la proposition qui nous est annoncée, l'on nous trouvera prêts à participer à toute tentative sérieuse de pacification.

Recevez, etc.

Signé : DROUYN DE LHUYS.

Au sujet de la dernière proposition de conférence, le *Standard* exprime la même façon de voir que le *Pays* et presque dans les mêmes termes.

« La conférence, dit ce journal, est encore mise en avant; cette conférence à laquelle le gouvernement anglais essaie de se rattacher n'a pas seulement obtenu le consentement des puissances qui devraient y prendre part.

C'est sur du sable mouvant que le cabinet essaie de fonder l'édifice de la paix. On a invité le Danemark à prendre part à la conférence, mais le Danemark n'a pas consenti et on doute encore de son consentement.

La vérité est que cette conférence a été proposée, non dans l'intérêt du Danemark ou de la paix européenne, mais dans l'intérêt du ministère anglais.

Le but de la proposition est d'empêcher que la question soit discutée dans les deux chambres du parlement, de fournir un pré-

texte au refus de communiquer les documents et d'épargner au ministère la triste nécessité d'avouer qu'il est résolu d'abandonner le Danemark à la merci de l'Allemagne. »

BULLETIN DE LA GUERRE.

Un détachement d'infanterie prussienne a exécuté, le 15 au matin, un coup de main hardi, mais dont la réussite sera sans influence sur les opérations générales de la guerre. A la faveur de la nuit et d'un violent orage, les Prussiens ont traversé le petit bras de mer qui sépare la pointe du Holstein de l'île Fehmern. La petite garnison danoise qui gardait l'île a été prisonnière avant de pouvoir se défendre. Une chaloupe canonnière était à l'ancre, dans une baie, à peu de distance de Burg, chef-lieu de l'île. Le bâtiment a pris la mer, mais le capitaine, qui était descendu à terre, est demeuré prisonnier.

L'île Fehmern est en face d'un petit port holsteinois, appelé *Port des Saints* (*Heiligenhåfe*); elle appartient au Holstein par sa situation géographique; cependant elle a toujours été considérée comme faisant partie du Sleswig.

Les rapports militaires publiés par le *Moniteur prussien* disent que les premières batteries sont établies et armées: elles sont placées du côté de la baie du Venningbund, à la droite de l'armée assiégeante. On a eu beaucoup de peine à les achever et à y amener les pièces. Les bastions danois qui défendent la gauche de Düppel ont ouvert le feu les premiers. Les canons prussiens ont répondu. Les officiers prussiens disent que leur artillerie est supérieure à

FEUILLETON.

LA CHIMÈRE

(Suite.)

C'était bien, en effet, Caliste de Rochebrune qu'il venait d'apercevoir. Elle l'avait déjà reconnu et le désignait vivement à une dame d'un âge mûr, d'un visage distingué, ayant avec la jeune fille cette ressemblance parfois indéfinie, mais presque toujours perceptible, qui révèle une mère.

Caliste était encore plus éblouissante de jeunesse et de fraîcheur qu'elle ne l'avait paru à Douarnenez. Elle était le point de mire de toutes les lorgnettes du dandisme parisien, et cependant elle ne paraissait pas s'en préoccuper. Elle dirigeait à chaque instant son beau regard vers l'orchestre, à l'endroit même où Dominique était placé, et le cœur du jeune homme palpait sous l'influence lumineuse de ces deux yeux plus purs que le diamant.

A l'entr'acte suivant, il se rendit au foyer. A peine y avait-il fait quelques pas qu'il se trouva en présence de Caliste et de sa mère. Les deux femmes furent les premières à l'aborder. Avec une grâce pleine

d'effusion, madame de Rochebrune lui demanda depuis quand il était à Paris, et elle lui reprocha de s'être soustrait trop longtemps aux remerciements, aux éloges qu'elle était impatiente de lui prodiguer de vive voix. Elle lui fit promettre que le lendemain même il lui rendrait visite. Quand Dominique regarda sa stalle, il nageait en pleine félicité.

Au dernier acte de *la Favorite*, pendant que Roger chantait avec un si profond enthousiasme le superbe finale :

Ah! viens vers une autre patrie!...

notre Breton, électrisé, tourna la tête, et son regard alla frapper celui de Caliste. Un observateur pénétrant pouvait supposer que deux âmes venaient de se fondre dans ce choc mystérieux sous les flammes de l'ardente mélodie.

Le lendemain fut pour Dominique un nouvel enchantement. La baronne de Rochebrune et sa fille l'accueillirent dans l'intimité. Elles n'avaient pas voulu, dirent-elles, partager le plaisir de le recevoir. D'ailleurs Olympe de Treuil et Gratielle Dornans étaient encore avec leurs familles à la campagne, et toute autre personne ne pouvait que gêner l'expansion toute naturelle qui s'échappait de leur cœur.

— Nous vous gardons toute la journée, dit madame de Rochebrune avec une douce autorité; et, si vous ne trouvez pas le temps trop long, ce soir, vous nous accompagnerez au bois.

Dominique s'inclina sans répondre, mais l'expression de son sourire traduisait à merveille tout le ravissement de son âme.

Vers huit heures, la baronne fit avancer une jolie calèche de remise. Elle n'était point assez riche pour avoir équipage. Veuve d'un général mort en activité de service, toute sa fortune se composait d'une dizaine de mille livres de rente et d'une pension que lui servait l'Etat. Ce revenu, disait-on, ne suffisait point aux dépenses un peu inconsidérées de la mère et de la fille, de sorte que le capital, ajoutait-on, était déjà sensiblement ébréché. Mais le monde est si méchant, qu'il ne faut pas croire tout ce qu'il dit.

Quoi qu'il en soit, Dominique se laissait dériver au fil du bonheur comme une barque indolente dérive au fil de l'eau. Assis en face de Caliste, il savourait, pour ainsi parler, ses beautés une à une, et s'étonnait ingénument que Dieu eût créé un être si éclatant et si parfait. Dans son extase il avait peine à garder assez de présence d'esprit pour répondre sans trop de maladresse à la baronne qui l'interro-

geait sur son existence de province, sur sa famille, sur ses relations.

— Ainsi, poursuivit Mme de Rochebrune, il ne vous reste plus que votre grand-père? Hélas! votre départ a dû lui causer bien de l'ennui. A son âge toute séparation est cruelle.

— C'est lui-même, madame, qui m'a conseillé de venir visiter Paris. J'étais un peu triste, il a espéré qu'un voyage me distrairait, et je suis parti. Je présume d'ailleurs qu'il ne souffrira point de mon éloignement momentané. A quatre-vingts ans, il est encore si actif qu'il surveille lui-même le travail de ses métayers. Cette surveillance de chaque jour l'empêche sans doute, en mon absence, de trouver le temps long.

— Ne lui allégiez-vous pas un peu le fardeau de ses occupations?

— Mon Dieu! non, madame la baronne. D'abord j'aurais craint de froisser à mon insu son légitime amour-propre de vieillard. Ensuite, je l'avoue à ma honte, je ne me sens pas encore grand goût au rôle, d'ailleurs si honorable, si utile, de hobereau cultivateur. Les dispositions me viendront sans doute plus tard.

— Oui, répartit Mme de Rochebrune, quand

celle de l'ennemi pour la justesse du tir. De leur côté, les Danois disent que l'artillerie prussienne n'a causé que des dégâts insignifiants, c'est ainsi que s'exprime une dépêche officielle de Copenhague.

On assure que l'attaque sur Düppel est définitivement fixée au 28 mars. On espère que d'ici là le canon aura fait des brèches suffisantes pour permettre l'assaut.

Du reste, les préparatifs sont terminés et les pièces de siège arrivées. Les Prussiens vont-ils essayer d'ouvrir plusieurs brèches ou concentrer leurs efforts sur la gauche de l'ennemi ? On n'en sait rien encore.

Dans le Jutland, les Autrichiens ont couvert le corps d'armée prussien qui assiège Fredericia. Les troupes danoises auraient pu attaquer les assiégeants par derrière ou par le flanc. La manœuvre du général de Gablenz a écarté les Danois, qui se retirent vers le nord. La province entière ne tardera pas à tomber au pouvoir des alliés, excepté Fredericia.

La marine austro-prussienne se prépare à jouer un rôle actif. Une escadre partie du golfe de Venise se dirige vers la Baltique. Elle ralliera dans la Manche les trois bâtiments prussiens que le *Niels Juel* tenait en échec dans le port de Brest.

Les vivres manquent aux armées austro-prussiennes. Les transports sont difficiles, le climat très-humide et les bivouacs malsains. Les maladies et les privations ont causé des pertes sensibles.

Les Danois ne se découragent pas. Les troubles qui viennent d'éclater à Stockholm leur font espérer que le gouvernement suédois cédera à la pression de l'opinion publique et prendra parti contre les puissances allemandes.

Le peuple danois ne veut entendre parler ni de paix ni de concessions. La deuxième chambre du rigsråd vient d'être réélue. Les députés sont tous, sans exception, résolus à soutenir la guerre à outrance. Ils ont été nommés à l'unanimité et semblent avoir reçu moralement un mandat impératif.

Le commerce de Hambourg est très-inquiet. Aucun navire de commerce n'ose sortir du port.

Deux nouveaux bâtiments danois, le *Frédéric VI*, vaisseau de ligne cuirassé, et la corvette cuirassée *Danebrog*, viennent d'être lancés à Copenhague. On travaille activement à les mettre en état de prendre la mer.

(Le Pays).

On mande de Kolding, le 14, à la *Boersentalle* qu'une contribution d'un écu par tonne de blé va être imposée aux propriétaires fonciers du Jutland.

Copenhague, 16 mars. Les maires des communes du Jutland occupées par l'ennemi ont été conduits au quartier-général. Il s'agit de les obliger à payer les réquisitions exigées par les généraux alliés.

Les Prussiens ont publié un ordre aux navires qui passent le Jade d'avoir à arborer leurs couleurs, à ralentir leur vitesse et à exhiber leurs papiers à première réquisition. En cas de non-observation de cet ordre, un coup de canon à poudre sera tiré sous forme de sommation, et si l'avertissement n'est pas écouté, on tirera contre eux à boulets.

Le commerce de l'Allemagne est dans le plus grand désarroi. De toutes parts, les transactions se trouvent suspendues; il y a surtout deux villes : Hambourg et Brême, qui souffrent énormément; aussi attendent-elles avec la plus vive impatience l'apparition de la flottille autrichienne dans les mers du Nord. Ces deux places, qui absorbent une très-grande partie du mouvement commercial de la Confédération germanique avec l'étranger, sont engorgées de marchandises de diverses natures, mais les bâtiments qui stationnent dans leurs ports n'osent prendre la mer dans la crainte d'être saisis par les croiseurs danois.

Copenhague, 15 mars. — Les élections de la seconde chambre du Rigsraad sont terminées. Tous les députés élus appartiennent au parti national qui veut la continuation de la guerre.

L'ancien ministre, M. Hall, a été nommé à l'unanimité.

Le président du conseil, M. Monrad, qui avait fait un discours en faveur de la continuation de la guerre, a été nommé à l'unanimité moins quatre voix.

La première chambre doit se réunir le 25. La partie du Schleswig, non occupée par les Austro-Prussiens, y sera représentée par trois députés.

Le Rigsraad doit se séparer dans huit ou dix jours.

Une dépêche particulière de Copenhague nous informe qu'en présence du résultat des élections du rigsråd, le gouvernement danois est plus que jamais déterminé à refuser la conférence.

Aujourd'hui, le roi Christian peut compter sur l'enthousiasme national, et c'est là une arme dont il sent la force et qu'il ne veut, à aucun prix, se laisser arracher par des négociations.

La dépêche ci-dessus est en contradiction avec une dépêche de Vienne, du 16 mars, ainsi conçue :

« La *Correspondance générale* annonce qu'il est arrivé des nouvelles de Copenhague donnant comme positivement certain que le Danemark a accepté la proposition d'armistice des deux grandes puissances allemandes sur la base du *statu quo* actuel; il serait entendu toutefois que les troupes alliées cesseraient d'avancer dans le Jutland.

» Le Danemark se serait en même temps dé-

claré prêt à s'abstenir de saisir désormais des navires allemands ou d'inquiéter la navigation. »

Nous donnons l'une et l'autre informations sous toutes réserves. Espérons que nos doutes seront levés demain par quelque nouvelle officielle.

On télégraphie de Christiania, le 15 mars, à l'*Agence Havas* :

Le storting de Norvège a été ouvert. Le discours du trône demande un crédit d'un million et demi de rixdalers (environs 8 millions et demi de francs) pour prêter un secours actif au Danemark si cela est nécessaire.

Des lettres de Stockholm du 10 annoncent que les troubles dans les rues ont continué les 7, 8 et 9 mars. Des démonstrations favorables au Danemark ont eu lieu devant les hôtels du ministre danois et du prince Oscar et devant le château.

La garde nationale, quoique non convoquée, devait se réunir, si les troubles continuaient, afin d'intervenir entre le peuple et les troupes.

Le roi était parti le 9 pour Christiania avec quatre ministres. Le prince Oscar avait été nommé régent en son absence.

On ne considérerait pas comme impossible, à Stockholm que l'ouverture du Storting, qui devait avoir lieu le 17, fût retardée de quelques jours, par suite de la difficulté des communications entre Christiania et les provinces du Nord.

On croit que la Prusse et l'Autriche sont décidées à faire déclarer par leurs mandataires, à Francfort, qu'elles n'entendent s'occuper, en aucune façon, des prétendus droits du duc d'Augustenbourg et qu'elles repousseront d'une manière absolue toute proposition qui aurait pour but de le faire reconnaître comme souverain légitime des duchés de Holstein et Sleswig. (Pays.)

Le cabinet de Berlin a refusé de permettre à des officiers badois de se rendre au quartier-général du maréchal Wrangel. Cette autorisation a été accordée tout dernièrement à deux officiers japonais.

Cet incident peint au vif la situation intérieure de l'Allemagne.

Voici une nouvelle imprévue dont la portée peut être immense :

« Hambourg, 17 mars. — Un avis extraordinaire, publié par les imprimeurs Greve et Tidemann et distribué en ville, annonce que le prince d'Augustenbourg a été trouvé mort ce matin, à huit heures, dans son lit.

» Le prince habitait Kiel. »

On lit dans la *Nation* :
D'après des lettres qui nous parviennent de

Turin, il serait question de la retraite du ministère actuel et de la formation d'un nouveau cabinet, dans lequel entrerait M. Battazzi, en qualité de président du conseil et avec le portefeuille des affaires étrangères. Le baron Riccasoli aurait le ministère de l'intérieur, le général Lamarmora le ministère de la guerre, M. Capriolo, sénateur, le ministère du commerce. Le général Cialdini aurait le commandement en chef des troupes italiennes. Cette combinaison ministérielle se rattache, dit-on, à de graves intérêts politiques et financiers.

On mande de la frontière vénitienne, dit un télégramme de Turin du 15 mars :

« Des démonstrations ont eu lieu hier à Vérone pour l'anniversaire de la naissance du roi d'Italie. On avait allumé des feux de joie sur plusieurs points. On a tiré des pétards. Enfin des inscriptions patriotiques avaient été placées sur les places et dans les rues les plus fréquentées de la ville.

On lit dans l'*Union de l'Ouest* :

Une correspondance de Milan contient une nouvelle grave, si elle est exacte. Il aurait été résolu en conseil des ministres, à Turin, que, pour se prémunir dès à présent contre toute tentative possible des Autrichiens de franchir le Pô entre Parme et Modène, et de couper les communications entre Plaisance et Bologne, on organiserait deux corps d'armée de 50,000 hommes chacun, l'un sur le Mincio et l'autre sur le Pô. Le premier serait commandé par le général Durando, et le second par le général Cialdini.

On écrit, d'un autre côté, de Vérone, le 11 mars, au *Pungolo* de Milan, que l'administration des chemins de fer a reçu l'ordre formel de se mettre en mesure pour transporter successivement dans la Vénétie vingt-cinq bataillons d'infanterie autrichienne et quelques autres corps moins considérables. En outre, une grande quantité de pièces de position arrivent chaque jour et sont établies sur les fortifications de Vérone, Peschiera, Mantoue, etc., à côté des anciennes pièces qui y existaient déjà. Il semble donc que, sous prétexte de ne prendre que des mesures défensives, l'Italie et l'Autriche se livrent à des armements qui ne seraient guère plus considérables si elles méditaient l'une et l'autre de prendre prochainement l'offensive.

Les nouvelles du Liban annoncent qu'une émeute a éclaté à Gazir, ville du sud, et que le gouverneur général Daoud pacha n'a pu encore s'en rendre maître.

Une prochaine dépêche nous apportera sans doute des détails plus circonstanciés sur cette affaire qui a pris d'assez grandes proportions.

Les dépêches de New-York sont du 5 mars. La corps de Kilpatrick, qui avait tenté une

vous serez marié, père de famille, et que l'expérience aura fait de vous un homme grave et positif.

Cette phrase, prononcée d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, produisit un moment de silence. Le jour avait disparu, et le disque de la lune, planant dans le bleu de l'éther, argentait de ses rayons onduleux le feuillage doucement agité du bois de Boulogne. Sous cette pâle lueur, si propice aux timides hardiesses, Dominique et Caliste échangèrent encore un regard ému, et cette fois ils rougirent comme s'ils eussent deviné qu'ils avaient eu la même sensation. En effet, cette idée de mariage exprimée par la baronne leur avait remué le cœur tout autant que s'il se fût agi de leur union même.

C'est qu'ils vont vite sur le chemin rapide et charmant de l'imagination, les jeunes gens qui éprouvent l'un pour l'autre un penchant mystérieux ! A peine au point de départ de cette fantaisie toute rose qu'on nomme l'amour, ils entrevoient déjà le but à la fois souriant et sévère qu'on appelle le mariage. Ah ! ne vous hâtez pas, imprudents ! Ralentissez votre essor, au contraire, et cueillez, cueillez longtemps ensemble les peryenches bleues de l'innocence dans le sentier fleuri du vrai bonheur !

Caliste prétendait qu'elle était lasse d'être en voi-

ture, elle exprima le désir de marcher un peu. La baronne fit arrêter la calèche et pria Dominique d'accompagner sa fille.

— Moi, je reste, ajouta-t-elle, la marche me lasse tout de suite...

Et elle ajouta :

— Cocher, au pas.

Les jeunes gens suivirent la contre-allée de l'avenue de Longchamp. Caliste avait posé la main sur le bras de Dominique, et cette main ne pesait pas plus qu'un oiseau-mouche sur une branche d'orange. Ils cheminèrent d'abord silencieux à l'ombre des ramures sur les hiéroglyphes de lumière tracés par la lune le long du sentier. Peu à peu, cependant, la causerie s'engagea, elle devint animée; et la baronne, qui semblait méditer tandis que la calèche la berçait, les entendit bientôt rire de ce rire clair et perlé qui est la mélodie de la jeunesse et qui rappelle la voix des fauvettes au printemps.

Que se disaient-ils ainsi ? Le savaient-ils bien eux-mêmes ? Ils chantaient sans doute cet hymne des cœurs charmés dont les paroles sont indifférentes comme un libretto d'opéra, mais dont la musique est une inspiration de l'âme qui vibre d'allégresse aux premiers tressaillements de l'amour.

Lorsque Mme de Rochebrune les appela, ils eurent quelque peine à retenir sur leurs lèvres l'interjection des amoureux : Déjà ! Ils revinrent vers la calèche, mais à pas lents. Le bras de Caliste pesait alors sur celui de Dominique un peu plus lourdement qu'un oiseau-mouche sur une branche d'orange.

On regagna Paris. Dominique avait le cœur tout oppressé par la joie. Il savourait son bonheur en silence. Un incident, frivole en apparence, vint toutefois jeter un nuage sur sa félicité. Au boulevard des Italiens, un élégant phaéton, attelé de deux magnifiques chevaux anglais, croisa la calèche. Le maître conduisait. C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, d'une laideur remarquable, mais d'une distinction parfaite. Il salua gracieusement la baronne et sa fille, qui lui rendirent son salut avec un grand empressement.

— C'est sans doute quelque personnage ? demanda étourdiment Dominique.

— C'est notre banquier, répondit Mme de Rochebrune. Il est immensément riche.

— Et il a les plus beaux chevaux du monde, ajouta Caliste en se penchant pour admirer encore le brillant équipage.

Sans se rendre compte de son impression, le jeune homme devint triste, presque soucieux. Cependant, son front rembruni s'éclaira de nouveau lorsque la baronne, avec un sourire charmant, lui déclara qu'elle le bouderait s'il ne se faisait un devoir d'être souvent son hôte et son cavalier.

Il retrouva même toute l'exaltation de son âme en sentant les doigts mignons de la jeune fille répondre par un léger frémissement à la pression électrique de sa main qui tremblait.

IV.

Un mois plus tard, dans une lettre adressée par Dominique au chevalier de Kerlaz, se lisait ce qui suit :

« Elle m'aime, grand-père ! Elle m'aime, et je suis le plus heureux des hommes ! Je vous supplie d'écrire à Mme la baronne de Rochebrune et de lui demander pour moi la main de Caliste, de ma Caliste que j'aime à l'adoration. Ah ! grand-père, quelle admirable petite-fille vous aurez là ! Elle est si brillante, si lumineuse, que je suis contraint parfois de fermer les yeux pour les protéger contre l'irradiation de sa beauté.

» J'ose espérer que la mère accueillera favorable-

expédition contre Richmond, est rentré dans les lignes fédérales.

Le bruit court que Sherman est revenu à Wicksburg, et que les confédérés menacent Norfolk.

La cavalerie fédérale est revenue sur le Potomac après avoir eu de vives escarmouches avec les confédérés. Ses pertes s'élèvent à 150 hommes. Elle est parvenue, dit-on, à pénétrer jusque dans les faubourgs de Richmond.

Nous trouvons dans une correspondance spéciale adressée de Paris, le 15 mars, au *Phare de la Loire*, les passages suivants :

La France n'a pris, me dit-on, aucun engagement quant au séjour de ses troupes au Mexique, mais elle aurait promis de laisser plusieurs vaisseaux de guerre dans les ports mexicains pendant deux ou trois ans.

On m'assure que le gouvernement espagnol vient de commander dans les chantiers anglais seize frégates cuirassées de premier rang.

La semaine dernière a été douloureuse pour l'émigration polonaise. Deux de ses membres se sont pendus et deux autres se sont brûlé la cervelle sous l'impression du désespoir produit par la triste situation de leur pays.

Ce n'est pas que les nouvelles de Pologne soient défavorables aux insurgés, mais la Russie envoie tous les jours d'énormes renforts dans les provinces soulevées et les patriotes sont obligés de faire des efforts surhumains pour tenir tête à l'ennemi. Combien de temps encore faudra-t-il qu'ils luttent? Quels sacrifices l'Europe leur imposera-t-elle encore? Faut-il donc que le dernier Polonais soit pendu et que le nom de la Pologne disparaisse de la carte de l'Europe?

Les conférences au profit des blessés polonais vont finir dimanche prochain; elles seront closes par un discours de M. Odilon Barrot.

A propos de conférences, il est question d'en organiser à Nancy sur le modèle de celles de la rue de la Paix.

On lit dans la *Gazette de Breslau* :

« Les envois de troupes russes sur la frontière prussienne continuent. Dès le 15 mars, le quartier-général de l'armée russe dans le royaume sera transporté à Kalisch. »

« On a arrêté à Varsovie le négociant Steld., associé de l'ancien prévôt des marchands Schlentier. »

« On dit que le corps de Bossak se trouve actuellement acculé entre la Vistule et le Pi-lica et entouré de forces très-supérieures. »

Pour les articles non signés : P. GODET.

Nouvelles Diverses.

Jeudi matin, l'archiduc Maximilien et l'archiduchesse Charlotte ont quitté Bruxelles pour se rendre à Vienne.

C'est mardi, à neuf heures du matin, que LL. AA. II. ont quitté Clarendon-hôtel. A la station Victoria, LL. AA. II. ont trouvé une nombreuse assistance, parmi laquelle on remarquait le comte et la comtesse d'Apponyi et tout le personnel de l'ambassade d'Autriche. Un train spécial les a conduits à Douvres en moins de deux heures.

Après avoir pris une collation à Ship-hôtel, ils se sont embarqués à midi sur le steamer *Brease*, qui a fait route pour Ostende malgré un vent d'ouest très-violent.

— La situation de l'occupation française en Cochinchine est devenue assez satisfaisante pour qu'on ait pu envoyer l'ordre de faire revenir le bataillon de tirailleurs sénégalais qui a été employé pendant quelque temps dans cette colonie.

Lettre importante.

Saint-Romain-des-Iles, 27 novembre 1862.

La *Revalessière* Du Barry a produit sur moi un effet vraiment extraordinaire. Quelques déjeuners de cette excellente farine ont suffi pour faire cesser mes sueurs nocturnes, diminuer considérablement l'irritation de mon estomac, faciliter ma digestion et me rendre l'appétit. Il y a dix-huit ans que je n'ai pas un bien-être comme celui que je possède actuellement. — J. COMPARET, curé. — MAISON DU BARRY, 26, PLACE VENDÔME, PARIS; 77, REGENT STREET, LONDRES; et 12, RUE DE L'EMPEREUR, BRUXELLES. — En boîtes de 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 2 1/2 kil., 16 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil., 60 fr. Contre bon de poste. — Dépôt à Saumur, chez MM. A. PIE fils, droguiste; DAMICOURT, pharm.; PASQUIER, pharm.; COMMON, rue St-Jean, 25; PERDRIAU, place de la Bilange, et les premiers Pharmaciens, Epiciers et Confiseurs dans toutes les villes. (450)

Chronique Locale.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Prince impérial, l'Empereur a daigné, comme en 1862 et en 1863, autoriser le ministre de l'intérieur à lui désigner un certain nombre de maires, placés presque tous à la tête de communes rurales, et que leur longue administration, leur âge, l'estime dont ils sont entourés recommandaient spécialement à sa bienveillance.

Sur le compte qui lui a été rendu des services anciens et dévoués de ces magistrats municipaux, Sa Majesté a nommé chevaliers de la Légion d'Honneur plusieurs maires, au nombre desquels nous voyons figurer avec plaisir un de nos compatriotes, M. Du Baut, maire du Coudray-Macouard.

M. Du Baut administre sa commune depuis 30 ans, il a été membre du conseil d'arrondissement, a toujours rempli ses fonctions avec

zèle et intelligence. De plus, M. Du Baut est un agriculteur distingué. Placé à la tête du Comice agricole, depuis 10 ans, il a fait faire des progrès importants à l'agriculture dans le Saumurois.

La récompense que vient de lui décerner l'Empereur est donc bien méritée et est très-sympathique dans notre pays.

Les courses de Saumur auront lieu cette année le dimanche 4 et mardi 6 septembre.

Le lundi 5, l'Ecole impériale de cavalerie donnera le brillant carrousel qui, chaque année, a le don d'attirer dans nos murs une foule considérable d'étrangers.

Nous recevons des Rosiers la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,

La presse de Paris recherche chaque jour, avec soin, pour en faire part à ses lecteurs, tous les actes de courage qui s'accomplissent. Privée de la ressource des journaux dans nos campagnes, il est cependant juste et moral que quelques-unes de ces belles actions, trop souvent ignorées, soient rendues publiques. Dans la crainte que personne n'en prenne l'initiative, je vous serais obligé de faire connaître dans votre journal le fait suivant que l'on peut intituler : *imprudence et courage*.

Mercredi soir, le sieur V... de Saumur, revenait du marché de Beaufort, avec une voiture attelée d'un vigoureux cheval. Il voulut lui faire manger l'avoine, à l'hôtel de la Poste, aux Rosiers, et, malgré les exemples et les accidents si fréquents en pareil cas, il eut l'imprudence de le débrider au milieu de la rue, sans l'attacher. Deux femmes étaient restées dans la voiture, à peine le cheval se sentit-il libre qu'il partit à toute vitesse dans la direction du pont suspendu, vers Gennes; l'une des femmes se jeta hors de la voiture et dut se blesser. Excité par le bruit et les oscillations du pont, le cheval allait se précipiter en bas de la chaussée, très-élevée en cet endroit; un malheur était imminent, la femme restée dans la voiture, demi-morte de frayeur, allait être brisée dans cette chute, lorsqu'avec un courage et un sang-froid admirables, le sieur Théodore Treuiller, marchand de Tuffeaux à Gennes, se jeta résolument à la tête de l'animal emporté, le saisit par les naseaux et, le ramenant sur la chaussée, se laisse entraîner plus de cinquante pas sans lâcher prise. Enfin le cheval épuisé dut s'arrêter : il était temps, les forces du généreux Treuiller commençaient à faiblir. Heureusement pour lui, il en fut quitte pour quelques écorchures et quelques contusions sans gravité.

Honneur donc au courage de Théodore Treuiller! De semblables traits ne sont pas rares, mais méritent bien d'être cités.

Recevez, etc.

UN ABONNÉ.

C'est mercredi qu'a eu lieu devant la Cour, toutes chambres réunies, l'entérinement des lettres de grâce accordées par l'Empereur au condamné Girault.

M. le procureur-général a requis la lecture des lettres par M. le greffier en chef, et leur transcription sur les registres de la Cour. Girault, vêtu d'une blouse bleue, avait, pendant la lecture de ces lettres, une attitude recueillie; il baissait la tête et semblait en proie à un vif remords. Son émotion a redoublé lorsque M. le premier président lui a rappelé l'énormité de son crime, le juste châtiement qui l'avait suivi et la clémence de l'Empereur qui, après avoir sauvé sa tête, assurait à son repentir et à sa bonne conduite de nouvelles perspectives.

Cette allocution, grave et paternelle tout à la fois, a vivement impressionné le public qui assistait à l'audience.

A midi et demi, le condamné Girault, accompagné de deux gendarmes, est monté dans une voiture cellulaire, et a été conduit à la prison. On le dirigera bientôt sur Toulon, d'où il partira pour Cayenne.

(Journal de Maine-et-Loire.)

Mardi 9 du courant, pendant l'orage qui a éclaté au-dessus des contrées de l'Ouest, la foudre est tombée sur un jeune homme de 21 ans, employé à la gare des Forges, sur la ligne d'Angers à Nantes. Malgré la violence du coup, il a pu se relever presque aussitôt, sans aucune blessure.

Un enfant de sept ans est tombé du haut du clocher de l'église du Champ (Maine-et-Loire). Hâtons-nous de dire qu'il n'est ni mort, ni dangereusement blessé. Il était monté en compagnie de sa mère et de son père, lequel étant sacristain, avait à carillonner sans doute un office, car c'est dimanche 15 qu'a eu lieu l'accident. L'enfant, éprouvant le besoin de changer de place, voulut passer de l'autre côté de la cloche. Sur son chemin il rencontra une ouverture, qui s'ouvrait entre l'escalier ou plutôt l'échelle et le mur du clocher. Les pieds lui manquèrent, il tomba. Il fut relevé aussitôt, fort heureux d'en être quitte pour une blessure sans gravité à la tête.

PERCEPTION DE SAUMUR.

AVIS AUX CONTRIBUABLES.

Les contributions directes doivent être acquittées par douzièmes payables chaque mois, ou par deux paiements égaux en mars et septembre.

Le percepteur prie les personnes qui ne paient pas par douzièmes de verser, sans retard, la 1^{re} partie de leurs contributions.

VÉTAULT.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

ment votre demande. Quant à la céleste enfant, je vous le répète encore, grand-père, elle m'aime! et elle est prête à me confier sa vie, dont je veux faire une éternité de bonheur! Ecrivez donc vite, écrivez, tandis que je vous embrasse avec ravissement!

La réponse du chevalier de Kerlaz ne se fit pas attendre. En même temps que Dominique recevait sous pli quelques mots affectueux, bien émus, de son aïeul, la baronne, elle, prenait connaissance d'une lettre du vieux gentilhomme, lettre charmante de bonhomie, de franchise, de cordialité, dans laquelle il promettait de rajeunir de vingt ans et de danser au mariage de son petit-fils, si madame de Rochebrune daignait souscrire à l'union projetée et lui accorder en même temps l'honneur d'ouvrir le bal de noce avec lui.

Au moment où cette lettre lui avait été remise, la baronne songeait très-sérieusement à marier sa fille. Comme elle ne devait lui donner qu'une dot de minime importance, elle s'avouait à elle-même qu'un brillant mariage était chose presque impossible; elle avait trop le sentiment des réalités de ce monde pour ignorer que, sans fortune, les plus belles jeunes filles courent grand risque de coiffer sainte Catherine, si elles exagèrent leurs prétentions. On ne

s'épouse plus en effet, on s'associe. L'hymen a cessé d'être une union des âmes, il est devenu une commandite.

Mme de Rochebrune avait espéré, tontefois, qu'un grand seigneur de la finance, un banquier, solliciterait la main de sa fille. Le millionnaire s'était montré fort empressé auprès de Caliste dans les salons, mais l'assiduité s'était ralentie sans qu'on sût trop pourquoi; et, mère prudente, la baronne avait renoncé à l'espérance de voir se réaliser pour son enfant ce beau rêve d'opulence. Dès lors, elle avait accueilli Dominique de Kerlaz avec une exquise bonté, elle avait même encouragé sa passion naissante, car elle pensait à faire de lui son gendre. S'il n'était pas riche dans le présent, ne devait-il pas l'être dans un avenir prochain? Le vieux gentilhomme dont il était l'héritier n'avait-il pas quatre-vingts ans? Une telle considération influait évidemment sur l'esprit calculateur de Mme de Rochebrune et la disposait en faveur de l'ouverture qui lui était faite par le chevalier.

Elle communiqua la nouvelle à Caliste et lui demanda son avis. Celle-ci rougit comme il convient à une jeune fille bien élevée, puis elle répondit, sans hésiter, qu'elle se conformerait à la volonté de sa

mère, ce qui, dans l'idiome des pensionnaires à marier, signifiait incontestablement qu'elle deviendrait avec plaisir la femme de Dominique.

— Alors, je vais répondre au chevalier de Kerlaz que je lui accorde la main de ma fille pour son petit-fils.

— C'est cela, ma mère.

— Et j'annoncerai à M. Dominique qu'il peut se préparer à devenir ton mari.

— Tout naturellement, ma mère.

— Tu l'aimes donc bien, ce jeune homme?

— Il me semble que oui.

— Est-ce que tu n'en es pas très-sure?

— Dame! je n'ai guère l'expérience de ces choses-là.

— Dominique n'a qu'une fortune modeste, tu sais? et ta dot, mon enfant, n'atteint pas un chiffre bien rond. Vous ne ferez pas grande figure dans le monde.

— Il faudra pourtant s'y résigner.

— Hélas! soupira la baronne, j'avais entrevu pour toi un plus brillant avenir!

— Ce n'était qu'un mirage, ma mère, tenons-nous-en à la réalité.

— On assure que M. Humbert, notre banquier,

est sur le point de quitter les affaires avec deux cent mille livres de rente.

— Aussi a-t-il les plus beaux chevaux du monde, ajouta Caliste, qui avait décidément du goût pour les équipages de grand prix.

La mère et la fille se turent; leur attitude immobile et pensive avait l'expression d'un regret contenu. L'arrivée de Dominique dissipa bientôt le sentiment pénible qui semblait les maîtriser.

Dominique était visiblement ému. Dans sa démarche et surtout dans son regard se montrait une certaine anxiété. Il croyait pouvoir compter sur le consentement de Caliste; mais il redoutait un peu la décision de Mme de Rochebrune. Aussi fut-il sensiblement rassuré lorsqu'il vit la baronne le recevoir en souriant. Elle lui indiqua un siège en face d'elle et l'invita d'un ton charmant à s'y asseoir. Après quoi elle lui dit que le chevalier de Kerlaz lui avait fait l'honneur de lui écrire, et qu'elle ne tarderait pas à lui envoyer sa réponse. Dans la manière dont elle soulignait quelques-uns de ces mots on remarquait une bonne grâce qui révélait, sans contredit, les meilleures dispositions.

(La suite au prochain numéro.)

